

UN AMOUR MENDIANT

Tout en nous aimant d'un amour absolument gratuit et miséricordieux, Dieu nous donne la possibilité de l'aimer en retour. Il attend la réciprocité de notre amour, il mendie notre pauvre amour ! Thérèse s'émerveillait de cette vérité. Être enfant devant Dieu, c'est aussi, pour elle, multiplier les petits actes de délicatesse afin de lui prouver notre amour et de lui sauver des âmes.



Lorsque, le 6 août 1897, Thérèse commente elle-même, à la demande de Mère Agnès, ce que vivre comme un enfant devant Dieu, elle commence par dire que c'est « reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, comme un petit enfant attend tout de son père, se sentir incapable de gagner sa vie, la vie éternelle du Ciel », mais l'enfant, ajoute-t-elle, est aussi celui qui « n'a d'autre occupation que celle de cueillir des fleurs, les fleurs de l'amour et du sacrifice et de les offrir au bon Dieu pour son plaisir. »

I. Nous pouvons faire plaisir à Dieu par l'offrande de nos actes d'amour.

C'est un thème fondamental du *Cantique des cantiques* : l'épouse peut plaire à son Epoux par le charme de son visage et par le son de sa voix (Ct 2, 14).

C'est aussi la conviction, la devise de Thérèse. Elle l'a écrite en dessous de ses armoiries, à la fin de son premier manuscrit : « L'amour ne se paie que par l'amour ».

Toute sa vie son désir essentiel a été de faire plaisir à Jésus. Ce désir revient comme un véritable leitmotiv sur ses lèvres ou sous sa plume. Toute jeune, elle lui offre des sacrifices, qu'elle enregistre, selon une coutume de l'époque, sur son « chapelet de pratiques » (A 8v ; 11 r). Quand, la veille de sa première communion, elle se confesse à l'abbé Domin, l'aumônier du pensionnat des Bénédictines, elle lui demande : « Oh mon père, croyez-vous que le bon Jésus soit content de moi ? »

Mais avant sa conversion de Noël 1886, elle ne supportait pas l'idée que les autres ne fussent pas également très contents de la moindre de ses actions. Quand elle faisait par exemple un peu de ménage « pour faire plaisir au bon Dieu », elle pleurnichait si Céline n'avait pas l'air d'apprécier ses services (A 44 v).

Dans la nuit de Noël, elle reçoit la grâce de ne plus être obsédée par la question de savoir si les autres sont contents ou non de ce qu'elle fait : « Je sentis le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse » (A 45 v). Le désir de faire plaisir à Jésus et aux autres occupe désormais tout le champ de sa conscience. Peu importe si les événements ne satisfont pas ses attentes, si son plaisir personnel n'est pas au rendez-vous. L'essentiel est que Jésus soit content.



Pour signifier sa joie de s'abandonner avec confiance au « bon plaisir » de Jésus, Thérèse va utiliser longtemps le symbole de la *petite balle* - ou du petit jouet - qui se laisse manipuler par un enfant au gré de celui-ci. Ce thème, apparu pour la première fois sous la plume de sœur Agnès le 8 novembre 1887, est repris par Thérèse lors de son voyage à Rome dans une lettre du 14 novembre (LT 34). Elle le reprend tout au long des mois qui suivent, pour exprimer qu'elle accepte les contretemps qui viennent empêcher la réalisation de ses désirs : celui d'entrer au Carmel le plus tôt possible (LT 36), ou celui de prendre l'habit le 9 janvier 1889, neuf mois jour pour jour après son entrée au monastère (LT 76).

Jésus est toujours resté pour Thérèse *Le Divin Petit Mendiant de Noël* : c'est le titre d'une pièce qu'elle a écrite et jouée en la fête de Noël 1895 (RP 5). Une expression qui résume bien l'une de ses convictions intimes : Jésus nous mendie notre amour. Il en a besoin pour que les âmes rachetées par son sang soient effectivement sauvées.

Dans les heures les plus sombres de sa vie, elle continue à offrir ses sourires au Seigneur dans le simple but de Lui faire plaisir, de faire naître sur ses lèvres un nouveau sourire. C'est ce qu'elle chante dans un poème composé au cœur de sa nuit spirituelle et qu'elle intitule « Ma joie ». « Toute mon âme est là », dit-elle à Mère Agnès en le lui remettant comme cadeau de fête le 21 janvier 1897.

Si parfois je verse des larmes
 Ma joie c'est les bien cacher
 Oh ! que la souffrance a de charmes
 Quand de fleurs on sait la voiler !
 Je veux bien souffrir sans le dire
 Pour que Jésus soit consolé
 Ma joie, c'est de le voir sourire
 Lorsque mon cœur est exilé...

[...]

Pour toi, mon Divin petit Frère
 Je suis heureuse de souffrir
 Ma seule joie sur cette terre
 C'est de pouvoir te réjouir.

(PN 45, 5 et 6)

Avec Jean de la Croix, Thérèse s'émerveille à la pensée que l'épouse du *Cantique* peut plaire à son Dieu par ses yeux et par un seul de ses cheveux, c'est-à-dire, commente-t-elle, « par la plus grande chose et la plus petite... Quel mystère ! Ah c'est Jésus qui peut seul donner un tel prix à nos actions » (LT 164). Vivre comme un enfant devant Dieu, ce n'est pas seulement tout attendre de Lui : c'est aussi, pour Thérèse, se considérer comme une princesse capable de Lui plaire par ses actes d'amour.

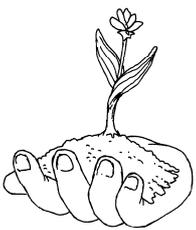
Le 16 juillet 1897, quelques heures avant de redire son espérance de passer son Ciel à faire du bien sur la terre, elle confie à ses sœurs :

« Si le bon Dieu me disait : " Si tu meurs tout de suite, tu auras une très grande gloire ; si tu meurs à 80 ans, ta gloire sera bien moins grande, mais cela me fera beaucoup plus de plaisir. " Alors je n'hésiterais pas à répondre : Mon Dieu, je veux mourir à 80 ans, car je ne cherche pas ma gloire mais seulement votre plaisir.

Les grands saints ont travaillé pour la gloire du bon Dieu, mais moi qui ne suis qu'une toute petite âme, je travaille pour son unique plaisir, pour ses fantaisies et je serais heureuse de supporter les plus grands souffrances, même sans que le bon Dieu le sache, si c'était possible, non pas afin de lui donner une gloire passagère, mais si je savais seulement que, par là, un sourire pût effleurer ses lèvres ». (DE/MSA, 16 juillet).

La seule récompense que Thérèse ambitionne pour l'au-delà, c'est la possibilité d'aimer enfin Jésus comme elle y aspire, d'un amour sans mesure. « Que j'ai soif du Ciel, là où l'on aimera Jésus sans réserve ! » écrit-elle déjà l'avant-veille de sa prise d'habit (LT 79). Quelques mois plus tard, elle écrit encore : « Un seul acte d'amour nous fera mieux connaître Jésus, il nous rapprochera de lui pendant toute l'éternité » (LT 89). C'est la même conviction qui lui fait dire deux mois avant sa mort : « Je ne lui ai jamais donné que de l'amour ; alors il m'en rendra davantage encore » (CJ 22.7.1).

L'esprit d'enfance pour Thérèse ne consiste donc pas à se tenir toujours « les mains vides » devant Dieu. Plein de confiance envers son Père du ciel, attendant tout de Lui, l'enfant est aussi tout heureux de cueillir des fleurs, les fleurs de l'amour et du sacrifice et de les offrir à son Père pour son plaisir (CJ 6.8.8).



Après avoir exprimé, dans le manuscrit B, sa grande découverte de septembre 1896 : « Dans le cœur de l'Eglise, ma Mère, je serai l'Amour », Thérèse explique comment elle monnera son amour dans les « petits riens » de la vie quotidienne : « Comment le petit enfant témoignera-t-il son amour, puisque l'amour se prouve par les œuvres ? Eh bien, le petit enfant jettera des fleurs, il embaumera de ses parfums le trône royal, il chantera de sa voix argentine le cantique de l'amour... Je n'ai d'autre moyen de Te prouver mon amour que de jeter des fleurs, c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter de toutes les petites choses et de les faire par amour [...] Je chanterai, même lorsqu'il me faudra cueillir mes fleurs au milieu des épines et mon chant sera d'autant plus mélodieux que les épines seront longues et piquantes. » (B 4 r^o-v^o).

Thérèse veut « gagner la vie de ses enfants », les pauvres pécheurs. Elle se sent à la fois leur sœur, assise à leur table, et leur mère, chargée de gagner leur salut par son amour sans défaillance. (C 6 r^o).

Thérèse n'a pas évacué à la fin de sa vie l'idée qu'on pouvait mériter quelque chose devant Dieu. Certes, elle a bien compris que la vie éternelle est un don absolument gratuit à recevoir « les mains vides » comme un pauvre. Mais jusque sur son lit d'infirmerie, elle s'enthousiasme à l'idée qu'au dernier jour, lorsqu'il reviendra dans sa Gloire, Jésus s'écriera : « Maintenant, mon tour ! Je paie en Dieu ! Je récompense au centuple ! » Une expression qu'elle avait découverte en 1887 dans les *Conférences* du Chanoine Arminjon et



dont elle se sert dans sa maladie pour s'encourager à supporter avec patience ses longues souffrances.

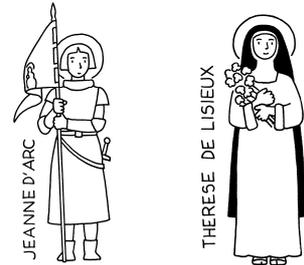
Thérèse a d'ailleurs prévu qu'on pourrait mal interpréter sa « petite voie » en éliminant l'importance de l'effort : « Bien des âmes disent : je n'ai pas la force d'accomplir tel sacrifice. Mais qu'elles fassent des efforts ! Le bon Dieu ne refuse jamais la première grâce qui donne le courage d'agir » (CJ 8.8.3).

N'oublions jamais l'aspect « guerrier » de Thérèse : ce n'est pas pour rien qu'elle aimait beaucoup Jeanne d'Arc. Dans une poésie du 15 août 1896, « Jésus seul », elle écrit :

Je veux t'aimer comme un petit enfant,
Je veux lutter comme un guerrier vaillant.

Et plus loin :

Les séraphins au Ciel forment ta cour
Et cependant Tu mendies notre amour !



D'ailleurs son espérance de faire beaucoup de bien sur la terre après sa mort s'enracine dans cette conviction que Dieu récompense toujours à sa mesure divine ce que nous Lui donnons ici-bas :

« Il faudra que le bon Dieu fasse toutes mes volontés au ciel, parce que je n'ai jamais fait ma volonté sur la terre » (CJ 13.7.2)

II. Nous sommes tous appelés à la sainteté

Nous connaissons le sérieux avec lequel Thérèse accueillait le commandement de Jésus : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5, 48). Si nous devons ne pas donner trop d'importance à nos bêtises, dire « oui » à notre condition de créatures fragiles et pécheresses, nous devons également dire « oui » au désir de sainteté que l'Esprit Saint suscite dans nos cœurs, répondre généreusement à l'appel que Dieu nous adresse dans le Deutéronome : « Ecoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu. Tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces » (6, 4-5).

Attention à la tiédeur ! C'est le péché du fils aîné de la parabole de l'enfant prodigue : il est dans la maison de son père à longueur de journée et il n'apprécie pas cette proximité. Il est fier de son travail, mais ne goûte pas - ou ne goûte plus - la tendresse qui l'enveloppe. Les prophètes ne cessent de bousculer notre tiédeur : « Où est ton amour d'antan ? » (Jr 2, 2-6)

« A l'ange d'Ephèse : j'ai contre toi que tu as perdu ton amour d'antan... Repens-toi, reprends ta conduite première » (Ap 2, 4-5). « A l'ange de Laodicée : je connais ta conduite : tu n'es ni chaud, ni froid. Puisque te voilà tiède, je vais te vomir de ma bouche » (Ap 3, 15-16).

Pour parvenir à la sainteté que Dieu veut pour nous, il faut triompher de 4 slogans par lesquels Satan essaye de nous en détourner en faisant résonner dans notre esprit quatre objections :

1 - Je ne fais rien d'extraordinaire :

La vie de Thérèse nous rappelle éloquemment que la sainteté est compatible avec une vie sans éclat, sans œuvres remarquables. Il vaut mieux une grande fidélité dans de petites choses qu'une petite fidélité dans de grandes choses. Nous pouvons obtenir un prix d'excellence en amour auprès de Dieu, alors même que nous n'avons jamais obtenu de médaille ni d'accessit dans notre vie professionnelle ou dans notre apostolat !

En lisant toute jeune la vie de Jeanne d'Arc, Thérèse comprit qu'elle était appelée elle aussi à devenir une grande sainte, mais Dieu lui fit sentir « que la vraie gloire est celle qui durera éternellement et que, pour y parvenir, il n'était pas nécessaire de faire des œuvres éclatantes » (A 32 r°)

J'ai pris trop de retard

C'est oublier la grande intuition que Thérèse reçut lors de sa conversion en la nuit de Noël 1886 : le Seigneur peut en un instant transformer le cœur des hommes. A ses yeux un jour est comme mille ans (2 P 3, 8). Il n'est jamais trop tard pour se convertir !



Nous arriverons au ciel avec quantité de sparadraps, mais ils seront lumineux : ils brilleront de tous les feux de la Miséricorde de Dieu à notre égard. Ils seront le signe de la patience avec laquelle Dieu aura attendu notre complète conversion !

3 - J'ai conservé trop de séquelles de mes fautes passées :

Nous aurons toujours à mener le combat contre l'ivraie de notre champ, contre les désirs trop humains qui empêchent notre âme de s'envoler vers Dieu.

Nous devons périodiquement faire « révision de vie » pour vérifier leur présence nocive dans les motivations de nos actes, tout en demandant à notre Sauveur de purifier notre cœur de ses lianes :

- ◆ le désir d'être bien, bien installé, de jouir de tout le confort possible. Matérialisme pratique de celui qui n'a plus le goût de prier, tellement « son ventre colle à la terre ». Il a peur de l'effort, de l'ascèse. Symbole : le porc.
- ◆ le désir « d'être bien vu », apprécié par son entourage, de jouir d'une vaste réputation. Vanité de celui qui cherche toujours un nouveau piédestal pour s'y faire admirer d'un nouveau public. Le cochon est ici remplacé par le paon qui fait le beau. L'enflure du ventre est ici remplacée par celle du torse qui se bombe. L'esclave de ce désir a tout avantage à regarder du côté du Calvaire pour contempler le piédestal sur lequel notre Dieu est monté pour mourir et nous sauver.
- ◆ le désir « d'être écouté », d'avoir beaucoup d'influence, beaucoup d'audience. Être celui ou celle qui a toujours raison, qui a toujours le dernier mot, qui ne reconnaît jamais ses torts ni ses erreurs, qui ne demande jamais pardon. Son symbole est le lion qui veut dominer tout le monde.

Le chrétien ne s'affole pas d'être toujours amené à se reprendre. Comme Thérèse en avait pris la résolution le jour de sa Première Communion, il peut se redire : « Je ne me découragerai jamais ». Ce n'est peut-être pas en TGV que j'atteindrai la sainteté, mais en train à crémaillère ou mieux à pied, par les lacets de la montée du Carmel !

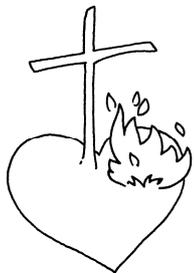


4 - Je manque d'enthousiasme

C'était l'objection de Sœur Marie du Sacré-Cœur au reçu du Manuscrit B, la lettre que Thérèse, sa filleule, lui avait adressée en septembre 1896. La marraine ne ressent nullement les désirs d'être martyre qui animent sa filleule : « Jamais vous ne me ferez croire, lui écrit-elle, que je puis atteindre à ce but désiré (du véritable amour), car je redoute tout ce que vous aimez ».

Bienheureux contresens qui nous a valu la réponse de Thérèse, écrite dans la soirée du 17 septembre. La sainteté, rappelle-t-elle, ne consiste pas dans les élans qui nous font parfois désirer le martyre : Jésus, à Gethsémani, a prié son Père d'éloigner de Lui le calice ! Le « Roi des martyrs » a souffert avec tristesse !

Le moyen de parvenir à la sainteté, c'est de se livrer avec confiance au Feu de l'Amour miséricordieux pour y être consumé : « C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour ».



N'oublions jamais que Dieu désire infiniment plus que nous notre sainteté et qu'Il est seul capable de nous donner un cœur brûlant de véritable charité. Dieu seul peut nous donner de quoi Lui rendre amour pour amour : « ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu ».

« O Jésus, que ne puis-je dire à toutes les petites âmes combien ta condescendance est ineffable... Je sens que si, par impossible, tu trouvais une âme plus faible, plus petite que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s'abandonnait avec une entière confiance à ta Miséricorde infinie » (B fin).